

l'air de ses mains comme si elle allait tomber foudroyée morte peut-être.

Appyani, qui s'est précipité, la reçoit dans ses bras.

Aidé par la comtesse et Charlotte, il la porte sur sa chaise longue. Alors Mme de Bussières s'agenouille auprès de son ancienne camarade, pendant que Charlotte est allée chercher un flacon d'éther.

Et s'apressant à Appyani qui, les bras croisés, darde un regard plein de haine sur Marie-Jeanne, elle s'informe :

—Docteur, est-il donc possible qu'une action pareille s'accomplisse ?

Mais Appyani ne répond pas ; et se penchant sur la patiente qui vient de rouvrir les yeux et essaye de se relever, il lui dit :

—Vous retrouverez votre enfant... madame... Ne vous tourmentez pas ainsi... Il faut...

—Mais, réplique Marie-Jeanne, qu'est-ce que je pourrai faire, moi, pauvre femme du peuple... sans appui, sans soutien?...

« Est-ce qu'on voudra m'écouter, seulement ? »

—Et moi, ne suis-je pas là, Marie-Jeanne ? s'écrie la comtesse de Bussières... Vous n'avez pas de soutien, dites-vous, moi j'ai des amis... des amis considérés et puissants !...

« Oh ! nous le retrouverons !... On vous le rendra... Je ferai toutes les démarches nécessaires !... Aucun sacrifice ne me coûtera, je vous le promets ! »

Marie-Jeanne s'est relevée. Et, les mains jointes, le visage éclairé subitement par un rayon d'espérance, elle dit, parlant au milieu des larmes :

—Oui, oui... vous m'aidez, n'est-ce pas ?... Vous serez compatissante... vous serez bonne, comme vous l'avez toujours été pour moi !...

« Ah ! c'est à présent qu'il faut avoir bien pitié de moi !... Parce que je ne peux plus rien, moi... je ne saurais plus que faire... »

« Oh ! madame, madame !... exclama-t-elle, vous aurez pitié de mon malheur !... »

Mme de Bussières, émue jusqu'aux larmes, cherche les regards de Marie-Jeanne ; et quand ses yeux ont rencontré ceux de son amie d'enfance, de la confidente des premières amours, elle répond :

—Je vous le promets, Marie-Jeanne !... Je vous le jure !...

Elle s'efforce de mettre dans son regard une expression qui fasse comprendre à la malheureuse femme qu'elle n'a pas oublié ce qu'elle lui doit de reconnaissance.

Puis elle ajoute :

—Est-ce que je ne suis pas mère aussi ?

Et de la main elle indique le berceau sur lequel la nourrice s'est penchée pour tâcher de rendormir l'enfant qui s'est réveillé au bruit qui se faisait dans la chambre.

Marie-Jeanne, que les promesses de Mme de Bussières ont, sinon consolée, du moins quelque peu rassurée, dirige ses yeux vers le berceau.

Et d'une voix émue :

—C'est vrai, prononce-t-elle, vous êtes mère... heureuse mère ! vous !...

Puis s'animant :

—Ah ! que Dieu vous protège !... Qu'il veille de là-haut sur votre enfant !... Et moi, je prierai pour lui... comme je prie pour le mien !

« Votre enfant !... Ah ! vous pouvez compter qu'il aura deux bons serviteurs... mon fils et moi !... »

« Nous serons tout à lui !... Nos deux existences ne seront pas assez longues pour que nous puissions reconnaître tout ce que vous aurez fait pour nous ! »

Marie-Jeanne, debout, le corps tourné vers le berceau, murmure des émus à l'adresse de la chère créature pour laquelle, pense-t-elle, la vie s'ouvre avec des perspectives de bonheur.

Elle appelle la bénédiction divine sur lui.

—Oui, mon enfant, dit-elle, nous serons tes serviteurs... quand ta mère nous aura sauvés !...

« J'apprendrai de bonne heure à mon fils à l'adorer... à la vénérer comme une sainte... »

« Je lui apprendrai à te considérer, à t'aimer comme un frère !... »

Et, tout en parlant, la pauvre femme a fait quelques pas.

Elle ne peut toutefois voir l'enfant, que la nourrice lui cache, penchée qu'elle est sur le berceau.

Alors Appyani se place devant elle, au moment où elle fait mine de s'en approcher.

—Arrêtez ; commande-t-il en repoussant la malheureuse femme.

—Oh ! soyez tranquille ! dit Marie-Jeanne, je ne lui ferai pas peur !

« Allez, j'irai bien doucement... »

« Je ne pleurerai pas... Je vais lui sourire au contraire... »

Ses yeux témoignent si bien des sentiments qu'elle éprouve, que Mme de Bussières, attendrie, dit au médecin :

—Laissez-la passer, docteur !

La comtesse, en même temps, a placé son bras sur celui d'Appyani,

qu'elle entraîne doucement afin de laisser le passage libre à celle qui demande à voir l'enfant.

C'est avec une émotion bien douce à son cœur qu'elle écoute ces mots qui s'exhalent des lèvres de Marie-Jeanne : « Oui, cher enfant, quand ta mère nous aura sauvés, nous ne te quitterons plus !... »

Soudain, un cri terrible s'échappe de sa poitrine.

Elle vient de diriger son regard sur le berceau, et ses yeux ont rencontré le visage de l'enfant.

Puis, comme Appyani s'est précipité pour l'éloigner de ce berceau, elle s'y cramponne des deux mains désespérément.

Et elle crie :

—Mais... le voilà, le voilà... C'est lui !... C'est mon fils !... Je le reconnais bien, c'est mon fils... mon fils !...

Le docteur s'est élancé et, saisissant le cordon de sonnette, il se met à sonner avec fureur.

Marie-Jeanne a repoussé la nourrice qui veut s'opposer à ce qu'elle se penche sur le berceau.

Et, saisissant son fils, elle s'écrie :

—Mon enfant !... C'est mon enfant que je revois !... C'est mon enfant que je retrouve... »

En proie à la plus violente émotion, Mme de Bussières s'est approchée d'Appyani.

Et d'une voix frémissante :

—Que dit-elle donc, docteur ? balbutie-t-elle.

C'est Marie-Jeanne qui répond.

Se redressant, l'œil en feu, elle s'écrie :

—Je dis qu'on m'a volé mon enfant et que le voilà !

Et comme elle s'approche de nouveau du berceau, en même temps que Mme de Bussières se précipite de son côté, pour faire un rempart de son corps à celui qu'elle croit être son fils, le docteur Appyani s'est placé résolument entre les deux femmes.

Et d'une voix ferme et du ton que lui donne sa qualité de médecin, il réplique à l'exclamation de Marie-Jeanne, par ces mots :

—Et moi... je dis que cette femme est folle !...

—Folle !... Folle !... parce que je retrouve mon enfant que l'on m'avait volé !... Folle parce que je veux le reprendre, s'écrie la malheureuse femme en dardant des regards pleins de flammes sur les personnes qui l'entourent et cherchent à la calmer.

Marie-Jeanne est effrayante à voir, arrivée à ce degré d'exaspération qui, effectivement, touche à la folie.

C'est maintenant à la comtesse de Bussières qu'elle s'adresse.

Elle s'écrie :

—Ah ! vous allez me le rendre !... Vous allez me le rendre, n'est-ce pas ?...

Que va-t-il se passer ?

Déjà le docteur Appyani se prépare à s'opposer en employant la force à ce que Marie-Jeanne, dont il devine l'intention, ne s'élance de nouveau vers le berceau, dont on a eu tant de peine à l'arracher.

Mais à ce moment, attirés par les violents coups de sonnette, François et le valet de chambre sont accourus.

A la vue de Marie-Jeanne qui se démène et crie, les deux serviteurs ont compris qu'il vient de se passer là quelque terrible événement.

Sur un signe que leur fait Appyani, ils s'approchent de la pauvre femme et paralysent, en l'entourant de leurs bras, les mouvements furieux qu'elle fait pour se dégager.

Le docteur leur commande d'enlever Marie-Jeanne et de l'emmener.

Ils obéissent, persuadés que l'infortunée a complètement perdu la raison.

Ils passent dans la pièce contiguë, où le docteur les suit, laissant la comtesse de Bussières toute tremblante de saisissement et de terreur et auprès de qui s'empressent Charlotte et la nourrice.

La scène a été si rapide que Mme de Bussières n'a pu adresser un mot à celle qui prétendait retrouver son fils dans l'enfant couché dans le berceau.

Elle voudrait encore pouvoir douter que la malheureuse ait si subitement perdu la raison.

Et comme Charlotte la supplie de ne pas s'abandonner ainsi à sa douleur, Mme de Bussières ne peut retenir ses larmes.

Les cris que pousse Marie-Jeanne et qui parviennent jusqu'à elle la plongent dans la plus cruelle affliction.

Elle joint ses mains tremblantes, et s'écrie :

—Mon Dieu !... Ayez pitié d'elle !...

Tout à coup ces cris ont cessé, et le docteur Appyani apparaît sur le seuil de la chambre.

Le misérable, après la violente secousse qu'il vient de subir, est à présent tout à fait maître de lui-même.

Certain qu'il a définitivement échappé à un danger qui ne saurait se renouveler, grâce aux précautions qu'il va prendre, il peut simuler un sentiment de pitié dont lui saura gré la comtesse si profondément affligée.

Et s'approchant de Mme de Bussières qui pleure silencieusement

**VIN MORIN "CRESO-PHATES"**

EST PRÉCONISÉ CONTRE LA GRIPPE, CATARRHES PULMONAIRES, TOUX OBSTINÉES, RHUMES OPINIÂTRES, ETC.  
Agent pour les États-Unis : GEO. MORTIMER & CIE, 34 Central Wharf, Boston, Mass.